

heureuse, il faut qu'elle ne vous soit pas mauvaise ; à vous donc, mes chers enfants, à mon tour, je souhaite une bonne année, une année sans misère, sans fléau de Dieu, une de ces années de vertu qui mènent aux années éternelles.

« A vous donc, qui m'écoutez, et qui n'avez ni de splendides habits, ni de somptueux atours, à vous je vous souhaite résignation et patience..... Oh ! portez en chrétiens soumis les pauvres vêtements que je vous vois, et si les bonnes années que je vous souhaite vous adviennent, là haut Dieu vous échangeera ces habits contre des manteaux de pourpre, semblables à des manteaux de roi. »

Comme j'étais dans la foule, je vis l'émotion qui y régnait : il y avait alors, je vous assure, entre le troupeau et le pasteur, entre les enfants et le père, entre les chrétiens et le prêtre, une union de charité si intime, que ce n'était plus qu'un cœur et qu'un esprit.

Dans tous ces premiers de l'an que j'ai vus passer sur ma tête, et aux jours de bonheur, et aux jours d'adversité, dans les maisons des grands où je suis allé avec la foule offrir des vœux de bonheur aux heureux de ce monde, j'ai vu bien des choses ! je les ai oubliées ; et comment se fait-il que j'aie gardé le souvenir de cet échange de souhaits entre le curé de Saint-Maclou et ses pauvres paroissiens ? .. Oh ! je le sais, c'est que la religion avait imprimé son sceau sur cette scène, et rien n'a pu l'effacer.

Il y a bien des gens qui passent d'une année à une autre sans rien ressentir, et qui se prennent à sourire de dédain quand vous leur dites que vous ne finissez pas une année, que vous n'en commencez pas une autre sans émotions : moi, j'avoue que ce n'est jamais sans saisissement que, dans la nuit du 31 décembre, je compte les douze coups de minuit ; quand le dernier coup a sonné, j'écoute toujours, car le son qui vibre pendant quelques secondes, et

qui est tout ce qui reste de l'année expirante, lui appartient encore ; ce ne sera qu'après cette vibration ne tremblera plus dans l'air que la nouvelle année commencera.

Je trouve qu'à ce moment de transition il faut appeler près de soi une pensée religieuse ; sans cela, l'âme serait saisie de trop de tristesse ; car, cette année qui s'en est allée tomber dans le gouffre de l'éternité, combien de nos amis n'a-t-elle pas emportés dans leurs suaires !

Avec de l'espérance pour l'avenir, avec de la résignation pour le passé, je dis à l'année qui commence :

« Salut, fille naissante du temps ! salut, inconnue qui nous arrives ! tu nous viens tout enveloppée de voiles ; nous ne pouvons voir si ton visage est riant ou sévère, si tes mains encore fermées nous apportent bonheur ou infortune, si tu as dans les plis de ton manteau la paix ou la guerre ; tu es mystérieuse pour nous ; mais tu nous viens de Dieu, et nous te donnons la bienvenue ; salut !... *Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur.* »

Le jour qui commence l'année me semble si solennel, que je voudrais que la part de la religion y fut plus grande. Quelquefois, quand une fontaine va être ouverte aux habitants d'une ville, vous voyez un pontife venir bénir les eaux qui vont couler. Eh bien ! je voudrais qu'il y eût aussi, des marches de l'autel, une bénédiction des jours qui vont nous venir.

Sous le soleil, y a-t-il quelque chose qui se ressemble plus que les eaux qui coulent et que nos jours qui passent ? Les eaux vont à l'océan, les jours à l'éternité. Mais si le vieil océan ne dit point aux ondes qui lui arrivent : Pourquoi êtes-vous troublées et bourbeuses ? Dieu dira à nos jours : Pourquoi n'avez-vous pas été purs ? ... Tâchez donc qu'ils ne soient pas souillés.

(Extrait du *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, par le vicomte Walsh, in-12, 50 cts.)

EPISODE DES ELECTIONS AUX ETATS-UNIS

New-York, la grande ville américaine, s'agitait dans l'effervescence qui précède, accompagne et suit les élections des représentants à la Chambre. Les résultats se connaissent seulement depuis le matin et le peuple, contenu par l'attente depuis le vote jusqu'à ce moment, bouillonnait par intervalles et comme un volcan après une grande éruption entr'ouvre encore plusieurs fois ses flancs pour des jets de lave moins forts, éprouvait des courbesaux terribles, derniers élans de ses colères et de ses amours pour les hommes qui briguent ses suffrages.

Sur toute la longueur de Broadway des groupes vont et viennent, discutant et gesticulant, chantant leur victoire ou pleurant leur défaite, s'apostrophant au passage et, souvent trop pratiques, traduisant en actes leurs discours. Ce sont alors des querelles, des rixes, de véritables batailles, où le sang coule et dont on compte les blessés et quelquefois les morts.

Mais ces luttes ne sont rien en comparaison de celle que doit s'approprier à soutenir contre ses rivaux vaincus le candidat heureux : Là, de même que dans tout pays où règne le suffrage universel les hommes qui font leur position de représentant leurs concitoyens captent par tous les moyens, *per fas et nefas*, les suffrages du peuple. Argent distribué, banquets où tout le monde peut s'asseoir, discours, visites aux récalcitrants, toute arme est employée dans ce grand combat. On comprend quelles haines nourries de quelles déceptions agitent le cœur des vaincus et les luttes qui s'ensuivent.

C'est d'une lutte de ce genre qu'il va s'agir. Au milieu de groupes nombreux stationnant devant la Bourse deux hommes causent, Settle Sylvanus, négociant d'Albany, un grand maigre, au long nez, aux pommettes effacées, le front hardi, et le gros banquier Tryon Row, dont la petite tête s'enfonce dans un large cou débordant en replis rouges sur le col noir de son habit que gonfle son ventre proéminent.

— M. Morgan, disait le premier, ne peut vivre avec la honte que son échec jette sur lui. L'enquête met en lumière des faits honteux, inouïs jusqu'à présent. On affirme que cet homme avait acheté pour cent mille dollars toute une fraction de la population de Chicago qui devait voter pour lui. Il n'avait rien oublié : meetings, banquets, argent, promesses, il avait tout employé. Il se voyait déjà lui l'ancien portefaix de New-York, siégeant, par l'ordre de ses écus, dans son fauteuil de représentant ; puis tout cet édifice s'écroule.

Les habitants de Chicago ont garlé l'argent donné par les agents électoraux et ont voté pour son rival, Harry Brower.

Tryon Row balança la tête d'un petit mouvement d'arrière en avant de son gros cou et, levant l'index de sa main droite, ce qui était son geste favori :

— Vous verrez, dit-il, que M. Morton se vengera. Il ne peut se faire à cet échec, et s'il rencontre jamais Harry Brower, il sautera sur lui et l'étranglera. Mais, tenez, que se passe-t-il là-bas ?

Une foule épaisse accourait, précédée d'un homme sec et maigre courant à grandes enjambées.

Sylvanus allongea son cou, pointa son long nez dans cette direction.

— Eh mais, je ne me trompe pas ! c'est M. Morton en personne !

En effet, c'était lui. Il passa comme une trombe devant les deux causeurs, gesticulant et vociférant.

— Il se trouve à la Bourse, on me l'a dit. Il me le faut, je l'aurai mort ou vivant.

Il courait ainsi, ses bras maigres, allongés de ses mains brunes aux grands doigts nerveux, étendus en avant comme pour saisir son ennemi.

— Quand je vous disais qu'il ne peut supporter cet affront. Avais-je pas raison tout à l'heure ? disait sentencieusement le gros bourgeois en secouant sa petite tête.

— Ah ! mon cher, si Harry Brower se trouve à la Bourse en ce moment, quelle jolie course nous verrons. Moi qui raffole des courses !

Les yeux de Settle Sylvanus suivaient Morton évoluant au loin, et son corps maigre pivotait sur ses longues jambes comme la capote de fer d'une girouette le fait au sommet d'un tuyau de cheminée. M. Morton revenait devant eux. Il s'arrêta subitement. C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, petit de buste, monté sur de longues jambes et flanqué de deux bras maigres trop grands terminés par des mains brunes, actives et nerveuses. Son corps plat sanglé dans une redingote noire, ses souliers plus solides qu'élegants, une mise un peu négligée dénotaient l'homme d'action.

Sa figure jaune avait des plaques pâles, ses lèvres minces et longues se serraient nerveusement entre son menton petit et saillant et son nez courbé ; sous son front étroit, long, fuyant, ses yeux noirs brillaient.

Tryon Row l'examina, comme on fait d'un cheval de course, de bas en haut, remontant son regard de ses pieds à sa tête.

Le grand Sylvanus, lui, le toisait de haut en bas.

— Ah ! dit Row en se frottant les mains, une course, une course ! Charmant ! Il l'attrapera.

— Peuh ! fit Sylvanus avec un indécible accent de mépris, ce marmouset ! Je connais Harry Brower, un rude gaillard à large encolure, aussi fort d'esprit que de corps. Le plus grand malheur qui puisse arriver à Morton, c'est de le rencontrer.

— Eh ! dit le banquier d'un air piqué, vous en parlez bien à votre aise. Savez-vous que ce petit Morton, comme vous dites, a du sang dans les

vines. Il retrouvera son rival et je parie pour lui ce que vous voudrez qu'il lui fera payer cher son échec.

Settle Sylvanus tira tranquillement un carnet de sa poche, le consulta, et écrivit en lisant à mesure :

« Aujourd'hui 30 juin 18... deux heures vingt-cinq minutes, je parie avec M. Tryon Row, banquier d'Albany, vingt mille dollars que M. Morton ne rattrapera pas dans les huit jours son rival Harry Brower et ne lui fera pas payer cher son échec lors de la dernière élection de Chicago. »

Puis toujours avec le même flegme il déchira le feuillet, en écrivit un second exemplaire qu'il fit signer au banquier et lui donna celui revêtu de sa signature.

— C'est bien cela ? interrogea-t-il.

— Parfaitement, parfaitement, répondit Tryon Row, et se frottant les mains : Ah ! charmant, exquis, délicieux. Mon ami, fit-il, vous avez perdu.

Settle Sylvanus ôta son cigare de sa bouche et jeta en l'air deux petites spirales de fumée qui signifiaient :

— Peuh ! peuh pas.

Un homme en ce moment s'approcha de M. Morton.

— Harry Brower, lui dit-il, vient de partir pour la Nouvelle-Orléans. On s'est trompé en vous affirmant qu'il se trouvait encore ici. Il a pris le train il y a deux heures.

M. Morton fit un sursaut terrible.

— Un cab ! cria-t-il.

Un cocher s'approcha.

— Au rai-way.

— Monsieur, dit Sylvanus à Row, en tirant sa montre, nous avons encore vingt minutes avant le départ du train, allons dîner.

— Allons dîner, répondit en écho Row.

Trop pressé, M. Morton, arrivé une demi-heure avant le départ du train, avait de-ci, de-là, gourmandant les ouvriers, qui le regardaient d'un œil étonné et levait les épaules quand le représentant manqué tournait le dos.

A trois heures moins deux minutes, Tryon Row arriva rose et vermeil, appuyé au bras de Settle Sylvanus, qui l'aidait à avancer sa dodinante bedaine, parcourut à petits pas le quai d'embarquement et monta dans le premier wagon où venait de prendre place M. Morton. Le gros banquier lui dit quelques mots, présenta son ami Settle Sylvanus et s'affaissa sur la banquette qui rendit au choc un son plaintif.

Il était fier et excité, depuis huit heures qu'on marchait. M. Morton, qui pourtant n'en avait pas besoin, jusqu'à ce qu'il le vit exaspéré sortir du wagon, s'élança sur la machine, et cria dans l'oreille du mécanicien :

— Si vous rattrapez le train qui nous précède, je vous donne mille dollars. Chargez la soupape, forcez la vapeur, brisez les roues, mais arrivez !

Quelques personnes virent M. Morton et s'approchèrent pour savoir ce qu'il disait. Tryon Row en profita pour raconter, sous forme d'apothéose, toutes les péripéties de la lutte électorale entre Harry Brower et M. Morton. Il couronnait ce dernier des palmes du martyre, le proclamant victime de machinations honteuses, exaltait ses vertus domestiques, ses vertus publiques qu'on lui enlevait l'occasion de faire briller. Cet éclat se transformait à sa voix en un cataclysme qui menaçait d'écraser l'Etat.

— En qui se confie désormais, puisqu'on écartait du gouvernement le seul homme, peut-être, intègre dans tout le pays ! s'écriait-il avec les accents de la douleur.

Et autour de lui s'élevait un concert de malédictions contre Harry Brower.

Rouge et bouffi de son triomphe, le gros banquier rayonnait.

N'en pouvant plus, il s'assit, s'essuyant le front : — Eh bien, souffla-t-il dans l'oreille de Sylvanus, les ai-je assez surchauffés ?

Le grand maigre ne répondit que par un sourire à demi caché de ses lèvres minces, qui fit rentrer sa joue dans le corps de Row.

Cependant les voyageurs des autres wagons, étonnés et effrayés de la rapidité du train, s'interrogeaient les uns les autres pour en savoir le motif, et, ne pouvant le deviner, interpellèrent ceux du premier, les priant de le demander au mécanicien.

Ceux-ci firent les apôtres, et par leurs discours chaleureux, pour un individu, inconnu il y avait une heure, apprirent à leurs covoyageurs ce qui se passait. Ce fut alors dans toute la longueur du train un effroyable tumulte, une petite commune ambulante.

Les voyageurs, depuis le premier wagon jusqu'au dernier, prenaient fait et cause pour le seul champion qu'ils voyaient, et l'auraient porté en triomphe si la place ne leur eût manqué.

Les absents ont toujours tort et les injures tombaient sur Harry Brower, plus épaisses que les ordures que charrient les ruisseaux boueux de New-York, les jours de grands pluies.

Au milieu de tout ce tumulte, Settle Sylvanus, assis, tandis que les autres s'agitaient debout, calme et l'œil moqueur, regardait tous ces gens et riait d'un rire silencieux et invisible derrière sa main ramonée sur sa bouche.

Le train traversait les gares, s'engouffrait dans les tunnels, s'élançait sur les viaducs, toujours plus rapide. Les roues surchauffées s'entouraient d'étincelles, et tous, la tête baletante, regardaient en avant et Sylvanus continuait de sourire.

On ralentit cette marche insensée dix minutes pour faire de l'eau et remplir le tender de charbon.

Puis on remonta une rivière rapide, l'Arkansas. Le train s'engouffra dans les monts Alleghany, secouant l'air de ses hennissements. Là, le fleuve coupa le rocher et creusa la montagne du rabot incessant de ses eaux.

Soudain une clameur, un cri immense partit de toutes les bouches, les bras s'étendirent dans la même direction. A trois kilomètres en avant, à

l'entrée de la gorge, contournant un détour du chemin, on apercevait un train, celui-là qu'on poursuivait.

Dr-hout, auprès du mécanicien, Morton pâle d'émotion, braquait sa lunette sur le train en vue.

— Nous n'avons pas ! s'écria-t-il, en frappant du pied. De combien avez-vous chargé la soupape ? demanda-t-il.

— De soixante livres, répondit le mécanicien.

— Mettez-en quatre-vingts.

— Mais nous allons sauter !

— Mettez-en cent.

— Nous n'avons plus de poids.

— Vous n'avez plus de poids, attendez, et Morton s'élança sur le dos de la machine et s'assit sur la soupape.

Et maintenant, cria-t-il, mettez du charbon, mettez-en encore, mettez-en toujours.

Tryon Row triomphait. Sa petite tête, cramoisie de plaisir, se balançait d'un mouvement plus vif.

— Eh bien ! que dites-vous de cela ? interrogeait Settle Sylvanus.

Celui-ci ne répondit que par un vague sourire. Le train gagnait sur son prédécesseur. Alors sur la rampe du dernier wagon de celui-ci un homme de haute taille parut et fit le signal d'arrêter.

— C'est lui, c'est Harry Brower, rugit Morton. En avant. Courage, mes amis !

A ce cri, Sylvanus se leva et vint voir. Il baissa son œil perçant sur l'homme indigne, sourit et revint s'asseoir à sa place.

Une immense clameur répondit à Morton. Le train s'engouffra dans la vallée. La machine anhéant, des tourbillons de flammes sortaient de sa cheminée avec des gerbes d'étincelles. Le fleuve, enserré dans ses murailles de granit, semblait monter à l'assaut des wagons. Les échos se renvoyaient les cris haletants de la vapeur, c'était effrayant !

Accroché à la machine qu'il trouvait lente, Morton voyait la distance diminuer, de minute en minute, entre lui et ce train où il supposait son rival, où il croyait l'avoir vu.

Le train courait comme un serpent de feu, enserrant de ses replis les tournants du chemin, la machine coupait les vagues qui déferlaient sur les anneaux des wagons. La fumée s'échappait courte et précipitée, le piston allait et venait si rapidement, que ses chocs ne produisaient plus qu'un roulement continu, auquel se mêlaient les rauques grondements du feu dans le foyer. Le train volait sur les rails que les roues ne touchaient plus que par bonds.

La nuit qui vint rendit plus effrayant ce spectacle de deux monstres de feu se pourchassant dans les ténèbres.

Cette course insensée dura dix heures.

Quand le jour vint, il fallut s'arrêter. La fonte de la machine rougissait, les roues brûlantes allaient prendre feu, les rails devenaient mous sous le frottement des roues de ces deux trains éclairés.

En même temps, les deux rivaux entrèrent en gare.

M. Morton se précipita à terre et... ne vit pas Harry Brower. L'homme qu'il avait pris pour lui se trouvait être un inconnu. Honteux et penaud, Morton, suivi de Tryon Row, encore plus honteux et plus penaud que lui, et de Settle Sylvanus riant toujours de son rire impassible, se rendit au télégraphe. Une dépêche l'y attendait et lui apprit que Harry Brower faisait en ce moment un petit voyage d'agrément sur les rives du Saint-Laurent.

S'esquiver aux railleries de la foule déçue dans son attente, reprendre le premier train et être à New-York au bout de quatre jours d'absence, c'est ce que firent Morton et ses deux rivaux résolus de ne pas abandonner une partie si bien commencée, et à brûler les routes américaines jusqu'à ce qu'ils vissent la rencontre des deux rivaux.

A quelques milles du fleuve Saint-Laurent se dresse dans la plaine qui s'étend jusqu'à la mer, un immense cône nommé le mont Washington. Entouré de quelques montagnes moins élevées, ses satellites, pour ainsi dire, il veille sentinelle gigantesque, au sein des Etats-Unis, semblant revendiquer sa liberté devant les Anglais, refoulés au delà du fleuve, et tracer son nom sur les nuages avec le drapeau suprême de la force.

Les Américains se sont imaginé de bâtir en l'air, pour ainsi dire sur pilotes (des pilotes de trente pieds de haut), un chemin de fer qui, du fond de la vallée, s'élève sur la pente du mont et gravit jusqu'au plateau qui le couronne.

La vapeur siffait, la machine allait donner son premier coup de piston et commencer son ascension, quand on vit accourir trois hommes, un moyen, un grand maigre, un gros court. On les reconnait, ce sont nos trois inséparables, nos trois voyageurs de l'Arkansas, qui viennent de New-York en express.

Précédant ses compagnons de plus de cent pas, M. Morton, le premier, arrive au train tandis que Settle Sylvanus s'agite encore sur la route traînant noué à son bras, le gros et soufflant Tryon Row.

On se met aux portières et l'on rit de leurs figures aux contrastes étranges ; l'un au visage osseux, jaune ; l'autre véhiculant péniblement, sur ses petites grosses jambes, sa personne arrondie avec le souffle anhéant et rythmé d'un orgue. Sa figure est cramoisie sur le col de son habit, tachée du blanc de ses yeux grands ouverts.

Morton les encourage de la voix et du geste. Un dernier effort, ils arrivent, ils entrent, et la machine lançant un jet de vapeur, qui crie dans le siffot, le train s'ébranle. Il gravit les premières pentes du colosse de granit, puis s'élança sur le chemin abrupt.

Les voyageurs sentent au-dessous d'eux l'abîme sur lequel le train ébranle le pont, ils le voient à droite et à gauche, et la machine les pousse toujours. Des tourbillons de fumée noire, respiration du monstre de fer, s'échappent tumultueux